



L'UNEQ A 30 ANS!

PREMIÈRE PARTIE : LES ENJEUX FONDAMENTAUX

Ah! L'Histoire! Tout ce qu'on apprend à regarder en arrière, à faire le lien avec ceux qui nous ont précédés! On voit les succès, bien sûr, le progrès, mais aussi les piétinements, les problèmes qui ne trouvent pas de solution. Se rappelle-t-on que l'UNEQ a été fondée pour défendre les intérêts des écrivains et, entre autres, négocier avec les éditeurs un contrat d'édition type? Trente ans, dites-vous? Mmm... Mais ne commençons pas par le plus irritant.

1976

Retour, donc, au point de départ, à l'effervescence des années 70 et au dynamisme d'un petit groupe d'écrivains qui répond à l'invitation de Jacques Godbout à créer une association d'écrivains. Nous sommes en octobre 1976, à la 5^e Rencontre québécoise internationale des écrivains. Un comité provisoire est formé : il est composé de Jacques Godbout, André Major et Pierre Morency. Quelques semaines plus tard, une quarantaine d'écrivains se réunissent pour définir les objectifs généraux de leur future association : représenter les écrivains, promouvoir leurs intérêts professionnels, moraux et économiques, et travailler à l'épanouissement de la littérature québécoise. Parmi les

objectifs particuliers, on retrouve, outre la négociation du contrat d'édition, le maintien des liens avec le monde de l'enseignement, des médias, des bibliothèques et avec les autres associations d'écrivains, ainsi que la création d'échanges internationaux et l'accueil d'écrivains étrangers. Pour être membre, il faut avoir publié deux œuvres encore disponibles chez un éditeur professionnel et accepter le caractère non partisan de l'association. De plus, les écrivains qui sont aussi éditeurs ne peuvent pas faire partie du conseil d'administration.

Hubert Aquin et Jacques Brault se joignent aux membres du comité provisoire pour former un conseil d'administration, provisoire lui aussi. On hésite sur le nom à donner à l'association : UNEQ ou MEQ (Maison des écrivains québécois). La réunion de fondation a lieu clandestinement dans un local de Radio-Canada le 29 octobre 1976.

1977

Dès la première réunion de l'UNEQ, le 21 mars 1977, les membres du premier conseil d'administration sont élus : Nicole Brossard, Jacques Godbout, André Major, Pierre Morency, Jean-Marie Poupart. La question de la photocopie

SUITE À LA PAGE 5 »

12^e Journée mondiale du livre et du droit d'auteur

LE LIVRE, UN CORPS POUR L'IMAGINAIRE

C'est en octobre 1995 que l'UNESCO inscrivait la date du 23 avril comme la « Journée mondiale du livre et du droit d'auteur ». Elle rappelle, entre autres, le « Jour anniversaire de la disparition de Cervantes, de Shakespeare et de l'Inca Garcilaso de la Vega, la même année (1616) ». Elle évoque aussi le jour de la naissance ou de la mort de prestigieux écrivains comme Maurice Druon, K. Laxness, Vladimir Nabokov, Josep Pla ou Manuel Mejía Vallejo.

La tradition du 23 avril tire sa source de plusieurs éléments. En Catalogne, le 23 avril, Jour de la Saint-Georges, la coutume veut qu'à chaque livre vendu, une rose soit offerte. Sur le site de la JMLDA (www.jmlda.qc.ca), nous découvrons que ce rituel suit les traces d'une légende. Depuis le Moyen

Âge, en Espagne, le 23 avril, on célèbre l'anniversaire de *la Sant Jordi*, patron des Catalans. La fable prétend que le chevalier Jordi aurait libéré une princesse des serres d'un dragon. Il lui trancha la tête et une cascade de roses se répandit. Des siècles plus tard, en 1926, s'ajoute un nouvel événement. Un éditeur barcelonais opta pour le 23 avril, jour du décès de Cervantes, pour instituer une fête commémorative en l'honneur de l'inoubliable auteur de *Don Quichotte*. Ainsi, de la combinaison de ces deux événements naquit la *Journée du livre et de la rose*. Actuellement, cette convention se vit dans 80 pays. Au Québec, nous soulignons la Journée mondiale du livre et du droit d'auteur depuis 1996.

SUITE À LA PAGE 5 »

Institut de tourisme
et d'hôtellerie
Québec

RESTAURANT DE L'INSTITUT 514 282-5161

UNE TRADITION D'EXCELLENCE À VOTRE SERVICE

MOT du président

Ô Québecor

J'emprunte ce titre à Urbain Desbois pour vous raconter ma rencontre avec Pierre-Karl Péladeau, lors du souper-gala tenu par Québecor pour la troisième année consécutive. Au programme, remise de généreuses bourses Pierre Péladeau à de dynamiques jeunes entrepreneurs... et émouvant hommage aux deux monstres sacrés que sont André Brassard et Gilles Vigneault.

Nous en étions juste à l'apéro quand PKP est venu me serrer la pince, en précisant avec un clin d'œil qu'il savait qui j'étais. Le contact, je dois le reconnaître, a été plutôt cordial. Même si j'ai passé beaucoup de temps à m'inquiéter de la mainmise de Québecor sur les habitudes de consommation culturelle des Québécois et des Québécoises, M. Péladeau reste un homme du monde, capable d'en prendre. Je le soupçonne d'être plus amusé que contrarié par mon discours, qu'il doit entendre comme un écho folklorique destiné à s'estomper au fil de notre irrévocable virage à droite collectif. Je n'en voudrais pour preuve que l'ironie avec laquelle il reprenait certains de mes arguments sur l'hégémonie de son Empire. « On est des dangereux, on veut tout contrôler, pas vrai ? »

Histoire de prouver que je ne crois pas que l'Empire soit peint mur à mur aux couleurs du mal, que je ne vois pas en son porte-parole Luc Lavoie un avatar québécois de Darth Vader, je rendrai à mon tour hommage à Québecor pour cette fort agréable soirée passée au sommet du Mont-Royal. Le convivial coup de chapeau à Brassard et Vigneault, animé par Michel Rivard, méritait amplement les applaudissements nourris qu'il a récoltés. De la saynète écrite pour l'occasion par Michel Tremblay (*André Brassard en cinq temps*, interprétée par cinq comédiens représentant les divers âges du metteur en scène) au pot-pourri de chansons de Vigneault entonné par un aréopage de vedettes pop, le gala a été fertile en émotions.

Chaque fois que la multinationale octroie son généreux soutien à des manifestations culturelles de grande envergure (*Festival international de la Poésie, Montréal, capitale mondiale du livre*), Québecor présente un visage de citoyen corporatif tout à fait à l'honneur d'une firme de son importance. Offrir des bourses de 50 000 \$ à Gilles Vigneault mais surtout à André Brassard (qui, comme tout artiste frappé par la maladie, est empêché de poursuivre sa démar-

che créatrice), c'est plus que faire l'aumône. C'est réaffirmer concrètement en notre nom à tous et à toutes l'importance d'œuvres de tout premier plan dans notre histoire collective.

Cette générosité n'empêchera certes pas les plus pessimistes d'entre nous de garder un œil ouvert et vigilant sur les possibles dérives du Goliath, dont l'influence pourrait n'être pas toujours bénéfique pour l'écologie du milieu culturel. Mais en cette ère où un Premier ministre n'est pas foutu de lever les yeux pour saluer la crème de la crème des artistes canadiens de passage à la Chambre des Communes lors du cinquantième anniversaire du Conseil des Arts du Canada, en cette ère où des indices portent à croire que les troupes conservatrices rêvent de carrément démanteler l'institution cinquantenaire, il est du devoir des fervents des arts et des lettres de saluer bien bas le mécène Pierre-Karl Péladeau.

Et peut-être même, à l'instar d'Urbain Desbois, de lui adresser en guise de clin d'œil cette prière intéressée : « Ô Québecor, veux-tu m'acheter une tève en couleur ? »

STANLEY PÉAN

LE VOYAGEUR branché

UNE CHRONIQUE DE
FRANÇOIS BARCELO
barcelof@aei.ca

L'UNIQUE ENFIN BRANCHÉ

Plus de 300 membres de l'Uneq ont choisi de recevoir ce bulletin par courriel plutôt que par la poste.

Pourquoi? On ne leur a pas posé la question, mais je devine plusieurs excellentes raisons.

Pour les écolos, voilà un bon moyen de réduire la quantité de papier consommée sur notre planète (*L'Unique* n'a ni l'épaisseur, ni la fréquence de parution, ni le tirage de *La Presse*, mais chaque mesure compte, même la plus minuscule).

Sans doute sommes-nous aussi quelques grippe-sous à espérer que l'économie des frais de poste et d'impression retardera la prochaine hausse de nos cotisations.

Mais je suis prêt à parier que la plupart de ceux qui lisent cette chronique sur

l'écran de leur ordinateur trouvent simplement plus pratique le bulletin électronique.

Les voyageuses et voyageurs branchés peuvent le recevoir où qu'ils soient dans le monde. Et même les sédentaires seront ravis de pouvoir conserver dorénavant leur collection de *L'Unique* sans encombrer leurs classeurs ou leurs tiroirs. De plus, tous les numéros depuis mars 2006 peuvent être consultés au www.uneq.qc.ca/dossiers/journalUnique.html

Mieux encore : les fichiers pdf se prêtent à une recherche beaucoup plus efficace. Vous vous demandez où et quand on a parlé de Gaston Miron ou d'Anne-Marie Alonzo? Votre ordinateur va le trouver beaucoup plus rapidement que le plus efficace des secrétaires particuliers. (Un seul

petit reproche : la version pdf est parfaitement identique à celle en papier. Le bulletin serait plus facile à lire à l'écran si les articles étaient présentés en continu, en évitant la suite quelques pages plus loin. J'ai beau chanter les vertus du papier électronique, je dois reconnaître que tourner les pages est plus facile avec du vrai papier.)

Ai-je réussi à vous faire regretter d'avoir été un de ces dinosaures qui ont choisi la version papier plutôt que l'électronique quand l'Uneq nous a demandé notre avis?

J'ai une bonne nouvelle pour vous : il est encore temps d'en faire la demande. Téléphonez vite au 514-849-8540 ou envoyez un message à ecrivez@uneq.qc.ca.

Harper et la culture : c'est la guerre!

« Sors un 20 \$ de ta poche. Je vais te montrer le lien qui existe entre l'argent et la culture. »

C'est l'administratrice de l'UNEC Diane Lambin qui parle. Nous sommes le 16 avril, dans la mini-fourgonnette qui nous emmène vers la colline parlementaire pour protester contre la suppression des budgets culturels alloués à nos ambassades et l'inaction du gouvernement face aux tarifs en chute libre de la Commission du droit de prêt public. Il fait un temps de cochon et nous cherchons tant bien que mal à nous ragaillardir.

« Regarde au dos du billet. Peu de gens savent que c'est là, mais c'est bel et bien écrit en tout petits caractères. »

Je plisse les yeux pour mieux voir. La phrase est brève, mais élocuente : « Nous connaîtrions-nous seulement un peu nous-mêmes, sans les arts ? »

C'est signé Gabrielle Roy (1909-1983).

Et ça ne s'arrête pas là : les autres billets que je trimbale dans mon portefeuille portent eux aussi la griffe d'un écrivain canadien. Sur le 10 \$, c'est le lieutenant colonel John McCrae, à qui nous devons le poème *Au champ d'honneur*. Et sur le 5 \$, c'est Roch Carrier, auteur du *Chandail de hockey* et directeur du Conseil des Arts du Canada de 1994 à 1997 — ce qui est plutôt ironique, vu l'état de siège que le Parti conservateur impose présentement à cet organisme.

Certes, la créativité et l'économie se rejoignent de bien d'autres façons. Au cours de la manifestation, le président de la Writers' Union nous rappellera que les entreprises culturelles ont contribué cinq milliards de plus que l'industrie pétrolière au produit intérieur brut en 2002, et l'écrivaine

Susan Swan soulignera que chaque dollar investi dans les arts en rapporte huit en retombées diverses. Mais en dépit de tous ces arguments, c'est une astuce toute simple de l'écrivain Yann Martel (*L'Histoire de Pi*) qui retiendra l'attention des médias : tous les quinze jours, il postera un livre à Stephen Harper afin de contrer le désintérêt apparent du Premier ministre pour la littérature. On peut suivre les progrès de cette campagne — en anglais seulement pour l'instant — sur le site www.whatisstephenharperreading.ca

Il est encore trop tôt pour dire si cette initiative aura le moindre effet, mais si vous avez d'autres idées, c'est le moment ou jamais de les partager avec votre conseil d'administration...

CHARLES MONTPETIT

Quand les Québécois rêvent de culture

Le troisième Rendez-vous stratégique de l'Institut du Nouveau monde a eu lieu les 28 et 29 avril dernier. Il avait pour thème : « L'avenir de la culture québécoise : quels sont nos rêves collectifs ? » Expression inconsciente d'un découragement collectif à l'égard des décideurs publics ? Toujours est-il qu'à l'opposé des thèmes précédents, qui comportaient dans leur énoncé le mot *choix*; (2006 : *L'économie du Québec à l'heure des choix*; 2005 : *Santé : le temps des choix*), celui de la culture nous proposait de rêver et non de choisir.

Voici donc à quoi rêvaient les participants à cette rencontre nationale et quelles priorités ils ont choisies (oui, oui, osons...) pour le Québec de demain.

Parmi, les 97 propositions qui avaient été formulées à l'occasion des rencontres régionales de février et de mars, 21 ont été retenues. Les voici résumées et regroupées par thématiques.

ATELIERS SUR LA THÉMATIQUE « CULTURE COMMUNE OU MOSAÏQUE D'IDENTITÉS »

- Culture commune : valeurs, citoyenneté et langue française
 - Réaffirmer et promouvoir l'usage de la langue française.
 - Tenir des états généraux pour définir les valeurs fondamentales du Québec.
 - Revaloriser et favoriser la réappropriation et la diffusion la plus large possible de l'histoire du Québec, faite de pluralité.
- Culture commune : la relation à l'autre, immigration, pluralisme religieux et nations autochtones

- Favoriser le dialogue interculturel dans l'espace public.
- Laïciser les institutions publiques québécoises tout en préservant l'expression symbolique dans l'espace public.
- Favoriser l'accueil des immigrants dans toutes les régions du Québec.

ATELIERS SUR LA THÉMATIQUE « CULTURE À L'HEURE D'INTERNET ET DE LA PLANÈTE »

- Les régions
 - Favoriser la transmission de la culture régionale par les écoles, par un système d'éducation populaire et intergénérationnelle et les médias.
 - Favoriser la diffusion culturelle en régions grâce à la participation des pouvoirs publics.
 - Revoir les programmes de financement pour se doter d'une politique d'action régionale significative.
- Les politiques culturelles et le financement de la culture
 - Proclamer le statut prioritaire de la culture.
 - Soutenir le rôle des médiateurs culturels.
 - Assurer un soutien récurrent adéquat dans le financement de la création artistique, développer le mécénat, améliorer le statut de travailleur autonome pour les artistes.

ATELIERS PORTANT SUR LES DEUX THÉMATIQUES

- Les médias d'information et les nouvelles technologies

- Rendre accessibles les nouvelles technologies de l'information.
 - Renforcer l'image des régions véhiculée par les médias.
 - Faire de Télé-Québec un véritable réseau de télévision nationale.
- L'éducation et le rôle de l'école : par rapport aux pratiques culturelles et artistiques
 - Accroître l'importance de la culture dans la formation des maîtres.
 - Faire de l'école un vrai milieu de vie qui stimule la créativité et qui intègre les arts et la culture.
 - Développer à l'école des pratiques pédagogiques et des activités utilisant les œuvres culturelles comme matériau.
 - L'éducation et le rôle de l'école par rapport à la transmission de la culture québécoise et des valeurs communes
 - Responsabiliser davantage les éducateurs et les citoyens à la transmission de la culture et à l'importance de la qualité du français.
 - Développer un sentiment d'appartenance et de fierté nationale chez les jeunes d'âge scolaire.
 - Mettre en place des programmes éducatifs visant à faire connaître le Québec actuel à tous ses citoyens.

Pour plus d'informations, consultez le site de l'INM : www.inm.qc.ca

DANIÈLE SIMPSON

Guy Marchamps à Passa Porta, Maison internationale des littératures

Écrire ailleurs, percevoir autre chose

C'est dans l'espoir de reprendre contact avec le temps et de se consacrer à l'écriture que Guy Marchamps a choisi de poser sa candidature pour la résidence d'écriture *Passa Porta*, à Bruxelles, en Belgique. En posant les pieds en terre belge, l'écrivain retrouvait une ville qu'il connaît bien, qu'il a visitée à plusieurs reprises et dans laquelle, déjà, des liens s'étaient créés : « J'ai dans la tête de très belles conversations dans les merveilleux cafés de Bruxelles, de vieux amis retrouvés après une quinzaine d'années. »

Située en plein cœur du quartier St-Géry, la résidence *Passa Porta* jouxte des cafés branchés de Bruxelles et des boutiques de designers aux vitrines colorées. La Place du Vieux Marché aux Grains accueille les marchands de poisson et les boulangeries, alors qu'au bout de la rue Antoine-Dansaert, derrière la Bourse et à 5 minutes de marche, l'écrivain a pu retrouver la Grande Place, réputée comme la plus belle du monde. Mais il y a autre chose, nous

dira Guy Marchamps : « Bruxelles, au départ, est un lieu marécageux où se réunissaient les druides. *Bruoc* vient, paraît-il, du celte, et veut dire *pont, ou maison*, selon certains. *Sella* signifie *marais*, en latin. Je me trouvais donc à deux pas de la place St-Géry et au-dessus de la Senne, recouverte entièrement par la ville, en plein cœur d'un lieu extrêmement vivant, vibrant, un peu magique dans un certain sens. L'aspect symbolique de ce pont au-dessus des marais est particulièrement révélateur... »

Pendant deux mois, l'auteur de *l'Innomé*, recueil de poésie publié aux éditions d'Art le Sabord et lauréat du prix de littérature Gérard-Genin 2007, a mis de côté les obligations quotidiennes pour faire avancer ses projets. Entre l'écriture du recueil *La vraie vie goûte les biscuits* (à paraître chez Soulières Éditeur) et la quête des beautés architecturales de la ville, Guy Marchamps a fréquenté les librairies *Tropismes* et *Quartiers Latins*, ainsi que les bouquineries de la rue du Midi et de la Galerie

Bortier : « Ça m'a permis de revisiter Mac Orlan, Dhôtel et Saba. J'ai lu beaucoup de poètes belges tels que Guy Goffette, André Romus, et Serge Nunez Tolin. J'ai été marqué par le poète François Jacqmin, un géant méconnu, et le romancier Jean-Claude Pirotte qui parle de la neige qui tombe et du silence qu'elle instaure en nous... De toute beauté! »

Son séjour a été court. Mais ce voyage a tout de même permis au poète de jeter les bases d'un projet qui lui tient à cœur. Dans sa valise, Guy Marchamps a rapporté des textes nouveaux qui lui ont permis de se désaltérer à d'autres sources et d'aller plus loin dans son rapport à l'écriture. Enfin, il dira à propos de la durée du périple : « Quitter ma fille Marilou pendant deux mois était le maximum que je pouvais envisager, sans séquelles majeures et factures astronomiques de psychologue pour me ramener à la normale! »

VÉRONIQUE MARCOTTE

EN VISITE À LYON

Éric Dupont

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'Éric Dupont a mis à profit sa résidence de trois mois à Lyon : « J'ai écrit 200 pages de mon prochain livre, autobiographique celui-là, quelques nouvelles et six courtes pièces comiques, dont l'une, *Petite Comédie de l'eau*, sera jouée à la Gare au Théâtre, à Vitry-sur-Seine, en banlieue de Paris, les 29 et 30 juin prochain. J'ai été productif, conclut-il sobrement. »

Cette productivité, il croit la devoir au face-à-face avec soi-même qu'impose tout séjour d'écriture à l'étranger. À cela, mais aussi aux 22 pièces de théâtre qu'il a vues, aux rencontres qu'il a faites, aux liens d'amitiés nouvelles qui se sont créés, et à l'occasion merveilleuse de vivre de ses sens que lui a fournie Lyon, ville gourmande, belle, et égayée de chants d'oiseaux que cet ornithologue amateur ne connaissait pas.

Car Éric Dupont, écrivain urbain, qui a vécu à Toronto, à Berlin, à Salzbourg, et maintenant à Lyon, est originaire d'un petit village de Gaspésie « où l'on observait les oiseaux, probablement parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire ». N'empêche, il lui en reste un amour de la nature qui survit aux bruits et au béton des villes, et lui permettra, dans sa prochaine œuvre, de faire découvrir à ses lecteurs d'étranges ressemblances entre les humains et les bêtes.

Petit miracle des voyages, l'écrivain ornithologue a rencontré par hasard à Lyon un musicien



Éric Dupont en compagnie de Jean-Yves Picq, écrivain de Rhône-Alpes qui a séjourné au Rigaud l'automne dernier. Tous deux prenant une pause, non pas de l'écriture, mais de l'élagage d'arbres qui se montraient, paraît-il, récalcitrants.

passionné des oiseaux, Bernard Fort, qui compose des pièces de musique électro-acoustique à partir de leurs chants. Mieux encore, Bernard Fort connaît la Gaspésie puisqu'il y est venu entendre le chant de la Grive solitaire, qui n'existe pas en France. Ce fut une rencontre importante, d'abord parce que tous deux abordaient les oiseaux en artistes et non en hommes de sciences, mais surtout parce que grâce à l'alchimie des échanges qui transforment les mots en mouvements de l'âme, Éric Dupont s'est senti conforté dans son projet d'écriture où il voulait raconter ce que lui disait des êtres humains le langage des animaux.

De retour à Montréal, le jeune romancier de 36 ans a l'impression que son activité d'écriture va dorénavant être plus sérieuse et plus personnelle. Il est revenu enrichi de ce voyage, surtout, dit-il, « parce que la conscience que j'ai de mon état d'écrivain est plus précise. Dans la solitude, on découvre mieux les raisons pour lesquelles on écrit ».

DANIÈLE SIMPSON

PETITES annonces

Derrière tout auteur, il y a un réviseur. Ex-professeur de français, ex-consultant en francisation à l'OQLF, je puis réviser vos textes, améliorer vos phrases à un tarif raisonnable. Raymond Paradis, 450-672-4893, ciel32@gmail.com

Je suis un écrivain québécois (j'habite Montréal) qui visitera de nouveau Paris et suis à la recherche d'un petit appartement à petit budget ou d'une chambre à louer pour une période de 15 jours, à la mi-septembre 2007. Serais heureux d'habiter chez une ou un collègue écrivain. Marcel F. Raymond, membre de l'UNEQ, mfraymond@videotron.ca

On cherche un appartement à louer à Paris pour le mois d'octobre 2007. Pauline Leclerc, 514-712 5889, filmsgillescarle@sympatico.ca

J'offre un gîte campagnard, situé à Oka, à tout écrivain qui désire venir se reposer, corriger un manuscrit, s'inspirer pour écrire. Seulement pour membre de l'UNEQ : Fin de semaine : 100 \$. Semaine : 300 \$. Francine Allard (450) 479-8156.

Petite maison à louer à Saint-Alexis-des-Monts (700 p.ca). Vraiment tranquille à 5 km du village où l'on trouve tous les services. Vue sur les montagnes. Parfaite pour qui veut écrire ou se ressourcer. Peut recevoir 5 personnes à dormir, mais idéale pour personne seule, en couple, ou avec jeune enfant pour profiter de pistes de ski de fond, raquettes, VTT pour ceux qui aiment. Toute équipée. Poêle à combustion lente. 400 \$ par mois. Contact : Anne Richer, (514) 729-0580. Courriel : Malirousse@hotmail.com

Bernadette Renaud offrira une semaine de cours *Écriture professionnelle* à l'École d'été de Mont-Laurier (Québec), du 16 au 20 juillet 2007. Cette formation s'adresse aux auteurs qui ont déjà au moins une œuvre publiée ou un manuscrit achevé. Elle y donnera aussi un atelier de deux jours, *Lois et Énergies de la Vie*, les 28 et 29 juillet 2007. Pour information : École d'été : 1-866-524-7454 ou www.lecoledete.qc.ca

Les Éditions de la Bagnole sont à la recherche de manuscrits en général, et plus particulièrement de romans pour adultes pouvant enrichir la collection *Parking*. Vous trouverez nos coordonnées sur le site www.leseditionsdelabagnole.com

Québécoise vivant en France aimerait sous-louer un appartement, du 24 juin au 19 juillet, ou faire un échange d'appartement avec des personnes désirant céder un appartement contre un pied à terre à Paris durant cette période. claudia.leduc@france.com ou janalice80@hotmail.com

Services de rédaction, correction, saisie, relecture de textes, CV et manuscrits. Auteure, écrira également votre biographie. Travail impeccable, rapide et prix abordable. Aussi 58 cours par correspondance ou Internet. Michèle V. Chatellier, 04 9393 06 47 ou site internet : <http://www.vanchatou.com>

» SUITE DE LA PAGE 1

des œuvres est abordée. Deux autres problèmes sont identifiés : l'inexistence d'un contrat type et le manque de moyens pour vérifier si les clauses des contrats signés sont effectivement respectées. À la réunion suivante, le 21 septembre, l'UNEQ comprend déjà 119 membres (sur un total de 150 écrivains). La commission sur les médias, dirigée par Wilfrid Lemoyne, remet son rapport sur la proportion des émissions consacrée aux écrivains québécois qui démontre que seules les émissions féminines et les émissions de variétés s'intéressent à la littérature d'ici. Nicole Brossard, de la commission sur les rapports avec le monde de l'enseignement, rapporte qu'il n'y a pas grand-chose dans les écoles pour promouvoir la littérature québécoise. Les enseignants se plaignent que les livres des auteurs québécois sont tristes et écrits en joul [*sic*]. Nicole Brossard suggère de créer une agence qui organiserait des tournées d'écrivains dans les écoles, les cégeps et les universités, et de rédiger un ouvrage qui contiendrait les biographies et les bibliographies de tous les écrivains québécois. Jean Royer, de la commission sur la politique culturelle, veut mettre sur pied un comité paritaire formé de trois écrivains et de trois éditeurs qui élaborerait un contrat type. Il propose aussi de fonder une société de perception et de s'attaquer au problème de la photocopie. Jean-Yves Collette, de la commission sur le droit d'auteur, conseille de recueillir plusieurs exemplaires différents de contrats d'édition et de les remettre à

un avocat qui les analysera et travaillera à la préparation du contrat type. Il veut également rédiger un dossier sur l'éthique des éditeurs.

1978

L'année suivante, à sa réunion du 21 mars 1978, le c.a. décide d'organiser un concours de synopsis pour une éventuelle émission d'information littéraire, concours auquel quelque 110 personnes participèrent. Il décide également d'intervenir auprès du CRTC au moment du renouvellement du permis de Radio-Canada pour rappeler à la Commission le mandat culturel de la Société. (Trente ans, dites-vous?) Le c.a. reçoit, de plus, l'ébauche d'un projet de compensation pour les prêts en bibliothèque. Quant au problème des photocopies, il est suggéré de retirer les photocopies des bibliothèques (ce qui n'était pas une mauvaise idée quand on sait que, en 2004, la Cour suprême a décidé que « ne constitue pas une autorisation à la violation du droit d'auteur le fait de placer une photocopieuse dans la Grande Bibliothèque (d'Osgoode Hall, à Toronto) et d'afficher un avis qui décline toute responsabilité relativement aux copies produites en violation du droit d'auteur ». CCH Canadienne Ltée c. Barreau du Haut-Canada). Un télégramme de Jean-Marcel Paquette et de Pierre Vadeboncoeur s'excusant de leur absence à la réunion se termine par « Vive le Québec libre! »...

À la réunion du 18 septembre suivant, deux nouvelles commissions s'ajoutent : la commission permanente du livre et celle des droits de l'homme et de la liberté d'expression. Un mem-

bre du c.a. rapporte qu'une étude a démontré que 56 % des Québécois ne lisaient pas.

1979

Louis Caron est élu à la présidence le 21 mars 1979. Cette année-là, le *Petit Dictionnaire des écrivains* paraît et un circuit de conférences d'écrivains québécois est mis sur pied en Europe. On songe à le prolonger en Afrique. Par ailleurs, la Fondation Gabrielle-Roy est créée juridiquement et les négociations commencent avec le ministère de l'Éducation (MEQ) sur le protocole de compensations pour l'utilisation des œuvres littéraires québécoises dans les publications et les examens du MEQ.

Cependant, tout ne va pas pour le mieux puisque Radio-Canada n'a pas répondu favorablement à la demande de l'UNEQ de créer une émission littéraire et que personne ne songe à mener une étude pour savoir pourquoi les Québécois ne lisent pas. Les relations avec les éditeurs sont au « gris » fixe : le contrat d'édition qui est terminé depuis le 5 décembre 1978 et que les éditeurs ont entre les mains depuis le mois de février n'a suscité que moquerie, à quelques exceptions près.

Au mois d'octobre suivant, les discussions s'engagent sur la possibilité d'acheter un local où installer le secrétariat de l'UNEQ. L'Association des éditeurs accepte de participer à un comité bi-partite chargé de régler les différends entre les écrivains et les éditeurs.

À suivre.

DANIÈLE SIMPSON

» SUITE DE LA PAGE 1

Il revient au comité organisateur, composé de représentants du milieu littéraire (Association des libraires du Québec (ALQ), Association nationale des éditeurs de livres (ANEL), Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ), Bibliothèques publiques du Québec (BPQ), Union des écrivaines et des écrivains québécois (UNEQ), Les Majuscules), de financer et d'organiser un événement national, et d'orchestrer une campagne de promotion pour tout le pays.

En 2006, le comité optait pour une nouvelle formule en choisissant d'exploiter des thèmes qui formaient une trilogie et en conservant les mêmes porte-parole pendant trois ans : Chrystine Brouillet et Dany Laferrière. Le but était de répondre à la question suivante : « *Du texte au livre, quelles sont les étapes de mise en valeur d'un écrit?* » Après « *La création, les fruits de l'imaginaire* », l'an dernier, c'était au tour des métiers du livre : « *Le livre, un corps pour l'imaginaire*. » Les éditeurs, les illustrateurs, les correcteurs, les traducteurs, les imprimeurs et les relieurs étaient en vedette.

Ainsi, à travers le Canada francophone, des centaines d'activités se sont tenues dans plusieurs bibliothèques, écoles, librairies et maisons d'édition. À

Sept-Îles, la Bibliothèque Louis-Ange-Santerre a présenté « Cet imaginaire que je vous livre », comprenant des lectures en musique d'extraits d'œuvres d'écrivains québécois et une exposition de livres d'art et de couvertures de livres québécois. Dans Chaudière-Appalaches, à la Bibliothèque Laure-Conan de La Malbaie, les responsables ont présenté une conférence avec l'auteur André Jacob intitulée « La place du livre et de l'écriture à l'ère Internet ». En Gaspésie, le cégep de Carleton a organisé un événement sous le thème « Que la lecture soit! ». Enfin, une rencontre réunissant les artisans des éditions La Peuplade s'est tenue à la librairie Les Bouquinistes de Chicoutimi pour discuter de « L'édition au Saguenay/Lac Saint-Jean, possible? ».

L'écrivaine Véronique Marcotte a fait le tour de quelques animations montréalaises. Voici ses commentaires.

« Le 23 avril dernier, alors que le soleil réchauffait Montréal, la Journée mondiale du livre et du droit d'auteur commençait à faire grouiller d'activités les écoles, les bibliothèques, les cafés, les restaurants et les Maisons de la culture. À 10 heures, le Café les Gâteries se dégourdissait avec un « Speed dating littéraire », animé par les écrivains Jean Barbe, Jean-Yves Collette et Carole Massé. Assis côte à côte, les

écrivains se sont prêtés au jeu : quelques minutes pour répondre aux questions, signer des dédicaces et échanger quelques mots. Un à un, les admirateurs s'installaient en face de l'écrivain, comme en une sorte de consultation privée, et profitaient de ce contact privilégié.

Plus tard, à l'heure de pointe et de l'apéro, le poète et compositeur Frédéric-Gary Comeau offrait ses textes d'une voix enrhumée au P'tit Bar devant une dizaine de fidèles attentifs et silencieux. Alternant musique et lecture de poèmes, Frédéric-Gary Comeau racontait pourquoi « les vieux vertiges l'indiffèrent ».

Ma promenade s'est terminée au Pub Quartier Latin où la maison d'édition Triptyque a présenté ses auteurs. À tour de rôle, les auteurs se commettent sur tous les sujets, devant une foule attentive venue entendre les Suzanne Myre, Bertrand Laverdure, Marie-Hélène Montpetit, Michel Côté, Diane-Ischa Ross, Robert Giroux, Jacques Julien, Véronique Bessens, Léon Guy Dupuis et Tristan Malavoy-Racine. La soirée a pris fin avec la prestation de Marie-Hélène Poitras, dont l'ampleur d'un ventre magnifique a attiré autant l'attention que le texte inédit dont elle a fait la lecture. »

DENISE PELLETIER

Québec – Chaudière-Appalaches » André Ricard

Nuit Blanche fête ses 25 ans

Issue de l'effervescence qui a vu naître la librairie Pantoute et L'Instant même, la revue trimestrielle *Nuit Blanche* est née en 1982. Les fondateurs, dont Anne-Marie Guérineau — désormais directrice de la publication —, en fixaient les traits essentiels, mais non pas le format, qui a deux fois varié en dimensions avant d'adopter la présentation qu'on lui voit dans sa maturité, une conception graphique et une mise en page dont Anne-Marie Guérineau est également maître d'œuvre. Avec la sortie du 106^e numéro, la revue, solidement implantée à Québec, célèbre 25 années de constance dans la couverture de l'actualité littéraire québécoise et internationale.

« La création, ses rapports avec la pensée, l'Histoire et les grands mouvements sociaux », un libellé emprunté aux définisseurs du « magazine du livre », en traduit adéquatement le vaste domaine ainsi que l'ambition. Avec pour rédacteur en chef Alain Lessard, le contenu s'intéresse aux publications récentes, écrites ou traduites en fran-

çais. Chaque livraison fait en outre place à une entrevue de fond, impliquant l'ensemble de l'œuvre d'un auteur. Pour rendre compte d'un pareil programme, le magazine fait appel à une armée de collaborateurs. Ils y mènent, quatre fois l'an, ces analyses substantielles, sur l'essai, sur la narration, la poésie et le théâtre, qui fondent la réputation du périodique. Certains signataires sont plus assidus. Ils proviennent d'horizons intellectuels diversifiés et sont de Sherbrooke ou de Montréal aussi bien que de la capitale et d'ailleurs au Québec. D'autres, écrivains eux-mêmes, journalistes, professeurs ou traducteurs, dans tous les cas lecteurs passionnés, s'adjoignent ou se substituent à eux selon les exigences du sommaire. Si on ajoute à l'entrevue et aux analyses les commentaires de lecture, réflexions synthèses sur les parutions nouvelles, c'est d'une centaine d'œuvres dont chaque numéro offre recension.

Certaines parutions amènent le lecteur à reconnaître un territoire particulier. Les dossiers « littératures étrangères » de *Nuit Blanche* ont rendu visite à la Hongrie, au Liban, à la Grèce, à la Pologne, à la Nouvelle-

Angleterre... ainsi qu'à plusieurs sociétés latino-américaines, dont Porto-Rico, le Costa-Rica et l'Équateur. La revue promet pour cette année anniversaire un dossier Littérature mexicaine.

Deux rubriques complètent à tous coups le numéro. L'une, « Le livre jamais lu », donne depuis sept ans déjà la parole à un/e écrivain/e québécois/e qui y parle de ses enthousiasmes littéraires, empêchements et dégoûts, de façon plaisante et inopinément révélatrice. Une autre chronique, menée conjointement avec la revue *Arguments*, « Écrivains méconnus du xx^e siècle », rappelle à notre mémoire oubliée ou à notre distraction de grands auteurs méconnus ou délaissés du xx^e siècle. François Ouellet, auteur et professeur de littérature à l'Université du Québec à Chicoutimi, en a la direction. Jean Sclumberger fait l'objet de la chronique du numéro anniversaire. Ajoutons que *Nuit Blanche*, sur son site Internet, publie depuis quelques années les actes de la Rencontre québécoise internationale des écrivains.

Nuit Blanche, et son nom l'indique, est une entreprise de passion, portée à bout de bras par son équipe rédactionnelle.

Laval » Claire Varin

Tout juste après le dépôt par l'UNEQ au Conseil des arts et des lettres du Québec d'un rapport sur « *Les associations régionales d'auteurs en péril!* », la Société littéraire de Laval (SLL) remettait à Ville de Laval son premier plan d'action triennal qui sera peut-être le dernier... L'un des enjeux clés pour les associations régionales d'auteurs, que le Comité Trans-Québec a rappelé au ministère de la Culture et des Communications, et la SLL à la municipalité : l'obtention des ressources financières suffisantes, sous forme de subvention de fonctionnement, afin de leur assurer une direction générale permanente. Comme dans la plupart des associations, les membres du conseil d'administration de la SLL sont forcés d'être des exécutants des activités, alors qu'ils devraient plutôt assumer un rôle décisionnel et d'orientation. Les bénévoles, qui consacrent plus de 3 500 heures par an à la SLL, s'intéressent d'abord aux arts littéraires, et non à la comptabilité, aux relations publiques ou à la coor-

dination de dossiers... Ces tâches sont malheureusement fondamentales pour un OSBL responsable de cafés littéraires, de concours, d'une revue et de la promotion de ses membres... C'est dire que si la SLL regrette la mise en veilleuse prolongée du Festival de TROIS, qui ressemble à une mort, elle n'a ni le temps ni les ressources pour reprendre le flambeau d'Anne-Marie Alonzo...

À l'occasion du colloque *Les Arts et la Ville*, dont Laval est l'hôte cette année, du 16 au 18 mai, la Fondation lavalloise des lettres a conçu et réalisé *Les arts en mots et en images*, un cahier de notes en forme de livre pour les centaines de participants. Le document propose non seulement 31 photos d'artistes, de lieux de diffusion et d'organismes culturels professionnels de Laval, mais encore 31 mots inédits d'artistes des 17 régions du Québec dont plusieurs écrivains, sollicités afin d'écrire quelques lignes sur le thème du colloque : l'artiste et sa participation citoyenne. À votre intention, un extrait approprié à cette rubrique des régions, par l'auteure Francine Chicoine de la Côte-Nord : « On peut formuler de belles paroles, énoncer la



Photo illustrant le Festival de TROIS, extraite de *Les arts en mots et en images* (Françoise Faucher lisant Marguerite Duras dans *DURAS : Écrire dit-elle, Maison des arts de Laval*. © Marlène Gélneau Payette).

transformation par l'art, affirmer que la création est la vie et la culture, l'âme d'un peuple. Il faut pourtant savoir l'énergie qui coule à vide dans l'agenouillement des demandes de subventions et dans la reddition des comptes. Savoir aussi qu'en région dite éloignée, nos paroles sont à peine audibles, nos gestes à peine visibles. La survie est dans le cri. »

Lanaudière » Roxanne Bouchard

La région des écrivains heureux

Les organisateurs d'activités littéraires grand public me surprennent toujours. Au Québec, on dirait que ces événements doivent nécessairement exclure les écrivains. Cette année, par exemple, nous avons eu droit à une Franco-fête dont le porte-parole était Marc Déry, une Dictée des Amériques écrite par Vincent Vallière et un Marathon d'écriture des collégiens animé par Daniel Pinard.

S'il vous plaît, cachez cet écrivain que je ne saurais voir.

Doit-on s'étonner, ensuite, de voir les livres pratiques l'emporter sur la littérature, les petites associations d'auteurs manquer de budget et les activités littéraires périlcliter dans les régions?

C'est peut-être à ça que Jean Pierre Girard aurait dû penser quand son activité d'écrivains publics, Les Donneurs, a commencé à manquer de sous : il aurait dû inviter des vedettes populaires à faire de l'écriture publique! Il aurait même dû jumeler une vedette à chaque écrivain. On aurait ainsi pu assister à la formation de duos d'écriture mémorables : Jeannette Bertrand et Louis Hamelin, Dan Bigras et Jean-Paul Daoust, Lise Dion et Gilles Jobidon...

Toujours est-il que, quand le Conseil de la culture de Lanaudière a relancé, pour la quatrième année consécutive, sa Quinzaine du

Livre, j'ai eu peur. Puisque Lanaudière est le territoire du folklore, je me suis dit : ça y est, Yves Lambert va être porte-parole! Ça aurait eu du chien, remarquez : l'ex-chanteur de La Bottine Souriante, avec son chapeau et ses bretelles, qui vient témoigner de sa dernière expérience de lecture en nous poussant un petit reel à l'accordéon... Hé bien je me trompais!

Plutôt que de miser sur les vedettes locales, les organisatrices de la Quinzaine ont, une fois de plus, choisi une auteure de la relève en tant que marraine de l'événement et ont mis de l'avant une soixantaine d'activités diversifiées qui se déroulaient sur deux semaines (du 20 avril au 4 mai 2007).

Il y avait d'abord et avant tout de l'animation dans les écoles pour inciter les jeunes à la lecture : visites d'auteurs de romans jeunesse, foire de livres, ateliers d'écriture, jeux d'enquête dans les bibliothèques. Il y avait ensuite des activités populaires pour adultes : conférences d'auteurs de sagas historiques (dont Michel David et Louise Tremblay-D'Essiambre), échanges de textes, lectures publiques, récital de poésie musicale. Et il y avait évidemment des activités pratiques : ventes de livres usagés, atelier sur le droit d'auteur, dictées...

La nouveauté, cette année, c'était le concours de citations. Chaque jour de la Quinzaine, un écrivain de Lanaudière était mis en valeur.

Chacun avait droit à son poster orné d'une photographie professionnelle (cliquée par Baptiste Grison), une biographie, une bibliographie et, bien évidemment, la citation, choisie par un écrivain du coin, Donald Alarie. Le grand kit. Exposées dans les bibliothèques, les écoles, les librairies, les bureaux municipaux, des journaux locaux et lues à la radio, ces citations ont hanté la région pendant deux semaines et les intéressés pouvaient voter pour la citation de leur choix. La citation gagnante fut celle de Jean Pierre Girard : « Décrocher la lune, ce n'est rien. [...] Mais trouver à qui l'offrir, c'est autre chose. »

De plus, résurrection pascalienne oblige, Les Donneurs ont occupé la librairie L'Île-aux-trésors pendant ces quinze jours. Entre midi trente et quinze heures, en buvant un petit vin doux, ils rédigeaient des mots tendres pour la Fête des mères, des énigmes d'amour printanières et des histoires de napperons fripés.

Une belle Quinzaine en guise de salon du livre, menée de main de maître par Josée Fafard, une artiste de la région qui ose remettre les mots dans les mains des écrivains. Ça fait du bien. Il paraît que c'est dans Lanaudière que vivent les gens les plus heureux du Québec. J'ajouterais que c'est aussi la région des écrivains choyés.

Site du Conseil de la Culture de Lanaudière : <http://www.culturelanaudiere.qc.ca/>

Laurentides » Pauline Vincent

La Grande Parlotte des Pays-d'en-Haut

Lors de la dernière assemblée générale de l'Association des auteurs des Laurentides, les membres ont voté à l'unanimité pour accueillir, comme membres électeurs, les conteurs répondant aux critères de professionnalisme exigés par le CALQ et le CAC. Ainsi, pour les promouvoir, le conseil d'administration a convenu de leur offrir une tribune grand public, celle de la première édition de LA GRANDE PARLOTTE DES PAYS-D'EN-HAUT.

Dans le cadre des activités estivales de la ville de Sainte-Adèle, l'Association des auteurs des Laurentides présentera **La Grande Parlotte des Pays-d'en-Haut**, une fête des mots et de l'imaginaire, mettant en vedette des conteurs professionnels des Laurentides



Le conseil d'administration 2007 de l'AAL
De gauche à droite : Robert Gauthier, secrétaire; Marthe Saint-Laurent, administratrice; Normand Champagne, trésorier; Marie-Andrée Clermont, vice-présidente; Pauline Vincent, présidente; Nicole Filiatrault, administratrice.

dont Yvon Boutin, Isabelle Crépeau, Josée Ouellette, André Morin, Anne-Marie Kelly, Ève Doyon et Nicole Filiatrault.

Explorant le thème des Laurentides, sa nature et ses légendes, **La Grande Parlotte des Pays-d'en Haut** aura lieu le samedi 4 août et durera six heures pour se transformer en un divertissement familial unique, au Parc de la Famille et dans les restaurants. Elle débutera à 16 h 30 par les *Contes pour tous*, un spectacle pour enfants; puis, les conteurs envahiront les restaurants pour célébrer les *Contes pour les gourmands et gourmets*, de 18 heures à 20 heures. Enfin, de 20 heures à 21 h 30, les *Contes sous les étoiles* clôtureront la journée en beauté, où conteurs et musiciens nous transporteront dans un monde de plus en plus coquin.

La mise sur pied de **La Grande Parlotte des Pays-d'en-Haut** est rendue possible grâce au partenariat entre l'Association des auteurs des Laurentides, la MRC des Pays-d'en-Haut, la Ville de Sainte-Adèle et la Chambre de commerce.

Montréal » Anne-Marie Aubin

LE FESTIVAL DE LA LITTÉRATURE DE LA MONTÉRÉGIE

Tout le mois d'avril, l'AAM célèbre la littérature sous toutes ses formes dans divers lieux de notre grand territoire. Certaines activités s'adressent aux jeunes, d'autres au grand public, plusieurs visent à sensibiliser la population à la littérature et à démystifier l'image de l'écrivain.

LES GRANDS PRIX DU LIVRE DE LA MONTÉRÉGIE

L'Association des Auteurs de la Montérégie clôturait son Festival de la littérature le 1^{er} mai avec la remise des grands prix, événement annuel très attendu.

Une centaine de personnes étaient réunies pour l'occasion à la Bibliothèque publique de Brossard. La remise des Grands Prix du livre de



Louis Émond, lauréat de 2 grands prix, avait mis sa cravate pour l'occasion, il est en compagnie de son éditeur Robert Soulières, grand gagnant de la soirée avec 4 titres lauréats publiés chez lui.

la Montérégie 2007 s'est déroulée en présence de la députée Fatima Houda-Pepin et des membres du conseil d'administration de l'AAM.

Sylvain Meunier, président de l'AAM, a animé la cérémonie. Il a salué l'appui indéfectible de la députée de La Pinière, qui a octroyé, cette année encore, une subvention de 5 000 \$, à même son budget de soutien à l'action bénévole, pour couvrir les prix dans toutes les catégories. « Cet appui est d'autant plus précieux que madame Fatima Houda-Pepin soutient notre association depuis ses débuts en 1996. »

Les lauréats 2007 sont :

Grands Prix du public :

- Catégorie Roman, **Pauline Gill** pour *Docteur Irma, la louve blanche*. Éditions Québec Amérique.
- Catégorie Littérature jeunesse, **Danielle Simard** pour *Les Mauvais Coups du samedi*. Soulières éditeur.
- Catégorie Autre genre littéraire, **Louis Émond** pour *Quand la vie ne suffit pas*. Soulières éditeur.

Grands Prix du jury :

- Catégorie Roman, **Diane Jacob** pour *Le Vertige de David*, Éditions Tryptique.
- Catégorie Littérature jeunesse, **François Barcelo** pour *La Fatigante et le Fainéant*, Soulières éditeur.
- Catégorie Autre genre littéraire, **Louis Émond** pour *Quand la vie ne suffit pas*. Soulières éditeur.



Vignette de la photo 1^{re} rangée, de g. à dr. : (les 3 jeunes élèves de l'École Gérard-Filion) Andréa Marsolais-Roy, Maxime Gauthier, Diane Élie
2^e rangée, de g. à dr. : François Barcelo, Suzanne Michaud (récipiendaire du Grand Prix Tout-Petits, décernés en février), la députée Fatima Houda-Pepin, Diane Jacob, Louis Émond, Danielle Simard, Sylvain Meunier, président de l'Association des auteurs de la Montérégie, Pauline Gill, Pauline Vincent, ex-président de l'Association des auteurs de la Montérégie

L'événement a été organisé cette année en collaboration avec les Amis de la bibliothèque de Brossard et des jeunes lecteurs de l'école Gérard-Filion de Longueuil, Andréa Marsolais-Roy, Maxime Gauthier et Diane Élie, qui ont été invités à faire la lecture d'extraits des œuvres gagnantes.

À la clôture de la cérémonie, le président actuel, Sylvain Meunier, et la première présidente élue, Pauline Vincent, ont rendu hommage à la députée Fatima Houda-Pepin pour son soutien financier constant à l'Association des auteurs de la Montérégie depuis sa fondation, de même qu'aux Grands prix du livre. Une sculpture de bois a été offerte à la députée de La Pinière, en guise de reconnaissance.

Une affiche des lauréats des prix est disponible à cette adresse : <http://pages.infinit.net/aam/html/frameset.html>

Littérature flamande

Le 11 avril dernier, au Salon international du livre de Québec, les étudiants du programme de littérature du collège François-Xavier-Garneau conviaient les lecteurs à un colloque sur la littérature flamande contemporaine. Mes collègues Marc Rochette et Philippe Mottet m'ont assisté (l'événement était réalisé dans le cadre du cours « Pratiques culturelles » dont j'ai charge) dans l'animation de tables rondes réunissant les écrivains Annelies Verbeke, Benno Barnard, Bart Moeyaert, Luc Devoldere, Stefan Hertmans, Yves Petry et le traducteur Philippe Noble. Ont été abordées des questions relatives à la situation linguistique de la Belgique et à la littérature d'un peuple qui se situe à la frontière culturelle entre les mondes germanique (les Flamands parlent le néerlandais, mais dans une variété dialectale qui incite fréquemment leurs éditeurs des Pays-Bas à « corriger » leurs écrivains) et latin.

L'influence du catholicisme, comme facteur culturel, a été évoquée pour faire ressortir le caractère distinctif de la société flamande dans l'espace néerlandophone. L'inconfort historique que cela crée (la religion n'est pas étrangère au regard qu'on porte sur le monde – or une minorité, là comme ailleurs, est d'office soumise au jugement de sa grande voisine) est perçu comme tonique par les écrivains qui

nous rendaient visite. Cette situation relative a trouvé un écho chez les étudiants : ils avaient eu l'occasion d'aborder un roman de Hugo Clauss (*La Chasse aux canards*), sous l'angle de l'endogénéité à l'échelle de la fiction, mais aussi comme vecteur dans la constitution des particularismes esthétiques et éthiques ; surtout, ils mesuraient la parenté qui existe sur ce chapitre, comme bien d'autres, entre les littératures flamande et québécoise.

Au-delà des détails d'intendance dont ils avaient l'essentielle responsabilité, l'apport des étudiants a été primordial : leurs questions ont élargi le débat hors du territoire bien quadrillé de la bienséance politique. Au moment où, çà et là, au nom de l'utilitarisme, on remet en question l'enseignement de la littérature et de la philosophie, il était réconfortant de voir des étudiants de 18-19 ans faire l'expérience des beautés de la vie intellectuelle, de l'échange d'idées. Ils ont compris que les événements ne naissent pas *sui generis*, mais exigent qu'on se mouille. Surtout quand la diffusion préalable de l'information se heurte à l'indifférence des médias. La littérature n'est pas un sacerdoce, elle est ancrée dans la vie et ses exigences. Parfois, grâce au concours des uns et des autres (Ministère de la Culture, Fonds flamand des Lettres, Salon du livre), elle jette sur la vie trois heures d'intelligence.

GILLES PELLERIN

COMITÉ TRANS-QUÉBEC

Le Comité Trans-Québec s'est réuni le vendredi 27 avril, à Québec.

SALONS DU LIVRE DU QUÉBEC

Nous avons discuté du beau projet de faire circuler les écrivains québécois récipiendaires de prix littéraires dans les neuf Salons du livre du Québec. Voilà une évidence, mais il n'y a rien d'évident dans le pays québécois. Quand on est fier de ses créateurs, on ne craint pas de les montrer à la face du pays comme à celle du monde entier. Le Québec est-il fier de ses créateurs ?

Le comité s'est désolé de la quasi-absence des écrivains au conseil d'administration desdits salons. Pour mémoire, il y a peu, nul écrivain siégeait au plus important d'entre eux, soit le Salon du livre de Montréal. À la suite des pressions de l'UNEQ, cette anomalie bien québécoise a été corrigée. Dans la foulée, chaque représentant du Comité Trans-Québec s'engage à faire de même dans sa région respective, selon le cas de figure.

Sans condamner le volet commercial, les représentants des régions ont remarqué une augmentation du mercantilisme, d'où l'importance des écrivains au sein du conseil d'administration afin de rappeler la mission littéraire. De plus en plus, le vedettariat non littéraire ou médiatique accapare presque toute l'attention et l'achalandage, ne laissant que des miettes aux authentiques écrivains. La politique gouvernementale d'« industrie culturelle » est vécue ici dans toute

son ampleur. Ce côté trop « foiresque » et m'astu-n'est pas sans laisser un goût amer.

Enfin, un projet d'échanges entre les salons tenus en région a également été abordé.

ASSOCIATIONS D'AUTEURS

Les associations d'auteurs sont en péril, faute de financement adéquat. Le bénévolat a toujours ses limites : l'épuisement guette, l'écœurement mine, la démobilité s'installe. Un financement décent et récurrent de sources gouvernementales permettrait aux associations régionales d'auteurs de tenir allumé le feu sacré de la littérature dans les régions.

ENSEIGNEMENT DE LA LITTÉRATURE

Une fort intéressante discussion sur l'enseignement de la littérature dans les cégeps s'est déroulée après lecture de l'article de Bernard Pozier, paru dans *L'Unique* de mars 2007. Une proposition visant à accentuer l'étude de la littérature québécoise pourrait être envoyée à tous les enseignants concernés après avoir été soumise au conseil d'administration de l'UNEQ.

INCULTURE ET IGNORANCE

Nous avons souligné l'inculture ou l'ignorance crasse de décideurs des milieux municipal et

scolaire, tant dans leur politique culturelle que dans leur choix de livres. Le tout illustre une certaine pauvreté intellectuelle collective qui s'ajoute à celle, pécuniaire et certaine, de nos bibliothèques publiques et scolaires.

MEMBERSHIP DE L'UNEQ

Il a été demandé de voir à augmenter le membership des écrivains en région, attendu le contentieux historique entre eux et les écrivains montréalais.

CONSEIL DES ARTS DE SAGUENAY

Le comité a salué la naissance du Conseil des arts de Saguenay, structure municipale que l'on aimerait voir apparaître dans toutes les villes de moyenne importance ou dans toutes les municipalités régionales de comté (MRC) du Québec.

PRIX LITTÉRAIRE TRANS-QUÉBEC

Enfin, le projet d'un prix littéraire Trans-Québec est toujours à l'étude.

Renaud Longchamps, administrateur représentant les régions

RABAIS

Pauline Vincent, du Comité Trans-Québec, a réussi à obtenir une réduction de 10 % au Gîte touristique - Gaspésie *La Clé des Champs* au 254, route 132, Hope Town, Gaspésie (Québec) G0C 3C0 (sans frais) 1.800.693.3113 ou 418.752.3113 info@gitelacle.com

site : www.gitelacle.com.

D'autres rabais s'ajoutent dans différents sites et activités touristiques, situés dans l'entourage du gîte.

Québec

Un départ

« Christian Vézina ferme les livres ! » L'expression me semble tintée d'un certain cynisme et est, pour le moins, sinistre. Homme de théâtre et de lettres ayant travaillé vingt années durant à construire un pont entre théâtre et poésie, artiste jusqu'au bout des doigts, c'est par une expression de comptable qu'il tire sa révérence.

Il appert que, même en art, l'argent reste le nerf de la guerre. Des artistes investis dans leur travail comme l'était Christian Vézina ont habitude les bailleurs de fonds, mais aussi la communauté, à ce qu'ils fassent des merveilles avec presque rien. Faire beaucoup avec peu, d'accord, mais un jour ou l'autre, surtout après vingt années de lutte et de nombreuses œuvres qui ont valu à l'artiste la reconnaissance de ses pairs, les limites sont atteintes et,

comme le dit Christian Vézina dans sa lettre, « depuis longtemps dépassées ».

Après tant d'acharnement et tout le travail accompli, Christian Vézina aurait dû être appuyé par les conseils des arts, et l'être sur une base régulière. Il avait fait ses preuves et construisait son œuvre théâtrale dans un créneau dans lequel trop peu travaillent : la poésie.

La poésie n'est pas qu'un genre littéraire, c'est un art fondamental. Je dis « fondamental » comme on désigne les fondations d'une maison. Ce que l'art apporte à la société, c'est cette intuition qu'au-delà de la surface des choses un autre monde fonctionne d'une autre façon que causale ou logique, un monde d'images connectées entre elles par l'imaginaire collectif et individuel. La fonction de l'art est de donner à entrevoir cette fissure qui nous montre que nous sommes plus que notre apparence et notre fonction. Quand une œuvre d'art réussit cela, on dit souvent qu'elle est poétique. C'est que le poème, voyez-vous, est le chemin le plus court vers ce monde du dedans.

Christian Vézina est-il une victime du sous-financement de la culture ? Je ne pense pas. Je pense que la victime, c'est vous lecteur, c'est moi, c'est la communauté. Année après année, les diffuseurs, tyrannisés par le spectre du déficit, l'absolue obligation du « revenu autonome », nous proposent une programmation prudente, nous racontent des histoires gentilles. Un Molière ou un Shakespeare, toujours au même moment de l'année. C'est nous, public, qui perdons en audace, en création, en identité culturelle collective, et nous venons de perdre Christian Vézina, le seul homme de théâtre à dédier tout son travail à la poésie et à la littérature. Ce n'en est pas un de plus qui met en scène de belles histoires qui est tombé aujourd'hui. Non. C'est le seul homme de théâtre qui dédiait sa vie et son travail à la poésie et à la littérature.

Nous sommes les victimes du sous-financement des arts.

Simon Dumas, directeur artistique des Productions Rhizome

EN VISITE

KADER ABDOLAH

En résidence au Rigaud pendant le mois de mai, Kader Abdolah, Iranien d'origine et Hollandais d'adoption depuis 1988, poursuivra au Québec l'écriture en néerlandais d'un livre sur Mahomet. Il s'exprime en anglais, mais comprend relativement bien le français et peut le lire. Tout l'art d'écrire de Kader Abdolah est teinté de ce multilinguisme auquel, pour compléter le tableau, il faut aussi ajouter l'arabe. Comment fait-on pour passer du persan au néerlandais, d'une identité culturelle à une autre? « Pas facilement, reconnaît l'écrivain, mais enrichi, ajoute-t-il immédiatement. Je ne suis pas amputé d'une identité, je ne suis pas divisé entre deux identités, je suis Hollandais avec quelque chose de plus : je trempe mes mots et mes thèmes néerlandais dans mes pensées persanes, je donne à mes textes hollandais le goût, la couleur et l'odeur de l'ancienne littérature persane. » Et de toute évidence, les Hollandais apprécient : son dernier livre, *Cunéiforme*, s'est vendu à 120 000 exemplaires en sept mois et ses livres sont traduits en 17 langues (en français : chez Gallimard).

Étrangement, sa vie familiale le préparait à cette difficile adaptation que l'exil lui a imposé : « Mon père était sourd-muet. Arrivé aux Pays-Bas, je me suis dit que si j'avais été capable de communiquer avec lui par simples gestes, je pourrais écrire dans une langue étrangère avec peu de mots. » Et c'est ainsi qu'il a développé un style extrêmement économe de ses mots, minimaliste même, et qui confère à ses textes un grand pouvoir d'évocation. Dans *Cunéiforme*, le personnage principal, Ismaël, veut déchiffrer, en dépit de son illisibilité, un manuscrit écrit par son père Aga Akbar, sourd, muet et aveugle, dans un langage que ce dernier a inventé. Référence, bien sûr, à la difficulté d'accéder à une langue étrangère, mais aussi à la tentative de résister à l'oppression d'un régime autoritaire en créant pour soi un îlot de solitude formé de ses propres mots. Il y a donc, dans ce livre, rencontre entre la fiction et la réalité, entre l'écrivain et l'observateur politique.

Car Kader Abdolah est également journaliste. Il l'était en Iran lorsqu'il s'est opposé au régime du shah puis à celui de Khomeyni, (ce qui lui a valu d'être arrêté et de devoir fuir son pays avec sa femme et ses deux filles), et il tient encore aujourd'hui une chronique dans un quotidien néerlandais important, *De Volkskrant*. En 1997, il a obtenu le Prix des Média néerlandais pour l'ensemble de ses articles parus dans ce journal.

Deux de ses œuvres sont disponibles à la Grande Bibliothèque du Québec : *Les Jeunes Filles* et *les Partisans* et *Le Voyage des bouteilles vides*.

DANIÈLE SIMPSON

RENCONTRE AVEC BRUNO ROY

Parolier d'occasion

D'entrée de jeu, entre le poème qui chante et la chanson qui parle, on peut parler de l'existence parallèle de deux poésies : l'une issue de la tradition orale et l'autre de la composition des poètes reconnus. Paroles et musique s'imbriquent alors selon une exigence formelle, voire purement technique parfois : le texte carré, par exemple, qui impose le même nombre de pieds par vers.

Même si les règles de composition se sont considérablement assouplies? du texte carré au vers libre, de l'ordre métrique à l'ordre accentuel?, la phrase poétique est toujours ponctuée par le rythme, l'harmonie ou la discordance. La fonction expressive demeure dominante, voire impérative. « La chanson est spectacle, aimait à dire Georges Dor, et la poésie est réflexion. » Or, dans son intention, un poème n'est pas conçu pour le spectacle. Et pourtant lorsque les poèmes

de Gaston Miron sont mis en musique par le compositeur Gilles Bélanger, sa musique participe à la réussite du poème/chanson. Ici, la fonction expressive est doublement assurée. Elle s'adresse d'abord à l'oreille. D'instinct, l'auteur sait tenir compte des sonorités, des rimes, des images, de la symétrie des vers, des strophes, etc. Sinon, il rate son coup.

En fait, il existe un horizon d'attente déterminé : le texte doit chanter. Écrire une chanson, le compositeur doit résister aux complications formelles de la musique, et le poète ou le parolier doit maintenir l'oralité loin de l'écriture savante. Le texte de chanson n'a pas l'obligation du poème, il doit perpétuer la simplicité des formes et la limpidité du vocabulaire. Populaire, la chanson, dans le sens initial du terme, signifie destinée à tous. Écrire une chanson s'inscrit, contrairement à l'écriture d'un poème, à l'intérieur de ce paramètre.

PRIX littéraires

CONCOURS LITTÉRAIRE LURELU

Genre : nouvelle, conte, récit (jeunesse)

Date limite : 31 août

Organisme responsable : Lurelu / 514.282.1414, www.lurelu.net

PRIX ALFRED-DESROCHERS

Genre : poésie, roman, nouvelle, conte, récit, jeunesse, b.d., théâtre

Date limite : 31 août

Organisme responsable : Association des auteures et des auteurs des cantons de l'Est / 819.821.2221

PRIX CÉCILE GAGNON

Genre : jeunesse

Date limite : 31 août

Organisme responsable : Association des écrivains québécois pour la jeunesse / 450.699.7488

PRIX DES ÉCRIVAINS FRANCOPHONES D'AMÉRIQUE

Genre : poésie, roman, essai

Date limite : 30 juin

Organisme responsable : Écrivains francophone d'Amérique / 514.933.1919, www.lefa.ca

PRIX ÉMILE-OLLIVIER

Genre : roman, nouvelle, conte, récit, essai

Date limite : 1^{er} juillet

Organisme responsable : Conseil supérieur de la langue française / 418.643.2740, www.cslf.gouv.qc.ca

PRIX FÉLIX-LECLERC DE POÉSIE

Genre : poésie

Date limite : 30 juin

Organisme responsable : Fondation Félix-Leclerc / 418.990.0414, www.felixleclerc.com

PRIX LITTÉRAIRE FRANCE-QUÉBEC (PRIX DU JURY)

Genre : poésie, roman, nouvelle, conte, récit, jeunesse, écriture dramatique, essai

Date limite : 15 juin

Organisme responsable : ADELFI / 1.43.21.95.99

PRIX PICHÉ DE POÉSIE DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

Genre : poésie

Date limite : 30 juin

Organisme responsable : Festival international de la Poésie / 819.379.9813, www.fiptr.com

PRIX SAINT-PACÔME DU ROMAN POLICIER

Genre : roman

Date limite : 30 juin

Organisme responsable : Société du roman policier de saint-Pacôme / 418.852.2356, www.st-pacome.ca/polar

Le Canada anglais célèbre sa littérature par *The Word on the Street*

L'expression *The Word on the Street* fait référence à bien des sujets, dont les suivants. En Écosse, elle désigne le nom du site de la Bibliothèque nationale. Au Royaume-Uni, il s'agit du premier livre (en 2003, 500 pages) du regretté performeur, reporteur de télévision et écrivain Rob Lacey (1962-2006), intitulé en sous-titre *Bible de la rue*, laquelle paraphrase les saintes Écritures en langage moderne, ainsi que du CD de 75 minutes qu'il a produit avec la complicité des musiciens Bill et Rachel Taylor-Beales. Aux États-Unis, c'est le titre du premier livre (en 2005, 240 pages) du sociologue Kurt Borchard, portant sur les hommes sans abri de Las Vegas.

Au Canada, *The Word on the Street* (WOTS) est une foire littéraire qui se tient vers la fin de septembre dans diverses villes, soit le dimanche 30 septembre 2007 de 11 à 18 heures, pour la 10^e année, au Marché du fermier de Calgary; le dimanche 23 septembre 2007 de 11 à 17 heures, pour la 13^e année, au Centre d'événements Cunard de Halifax; le dimanche 30 septembre 2007 de 11 à 17 heures, pour la 6^e année, au parc Victoria de Kitchener; le dimanche 30 septem-

bre 2007 de 11 à 18 heures, pour la 18^e année, au parc de la Reine de Toronto; et le dimanche 30 septembre 2007 de 11 à 18 heures, pour la 13^e année, au square de la Bibliothèque publique de Vancouver.

Le modèle de WOTS est la foire du livre de la 5^e Avenue de New York, fondée en 1979. Sous l'instigation du président fondateur William Kilbourn, la foire WOTS fut incorporée à Toronto en mars 1990 en tant qu'organisme charitable sans but lucratif. La première foire se tint le dimanche 30 septembre 1990 à Toronto, pendant l'Année internationale de l'alphabétisation. Depuis, s'y retrouvent les amoureux de la littérature canadienne-anglaise pour célébrer le mot écrit. Les livres et les magazines y sont à l'honneur. Cette grande foire annuelle du livre comporte nombre d'attractions, de surprises, de rabais et de gratuités. De multiples performeurs agrémentent la journée.

À l'image des divers Salons du livre du Québec, *The Word on the Street* regroupe les éditeurs locaux et nationaux, les libraires, les organismes littéraires ou culturels et les associations d'écrivains. Tous s'y donnent rendez-

vous pour faire des rencontres, se distraire, bouquiner ou acheter. Les enfants y sont les bienvenus. Ils ont un coin bien à eux où ils peuvent faire la connaissance des auteurs de livres d'enfants et d'amuseurs publics ainsi que se livrer à des activités littéraires et ludiques.

Cette rencontre annuelle est gratuite grâce à divers généreux donateurs. À Toronto, les mandites proviennent du **ministère du Patrimoine canadien**; de **Transcontinental**: première imprimerie du Canada et sixième imprimerie de l'Amérique du Nord; de même que de **WebCom**: compagnie spécialiste du web et des communications, offrant des outils et services Internet variés, allant à la conception de sites web, à l'hébergement, à la publication et au commerce électronique en ligne, surtout pour les personnes n'ayant pas d'expertise dans ces domaines. Cette année, à Toronto, on attend plus de 170 000 participants. Pour 100 \$, une personne ou une compagnie peut *adopter* pour la journée l'un des auteurs, artistes de la création parlée ou poètes du festival.

Les auteurs autant que le mot écrit, illustré ou parlé y sont donc aussi à l'honneur...

YVES PETRY

L'observateur du banal

Yves Petry habite la région flamande de la Belgique, à Louvain. Il écrit *Leuven*, parce que c'est ainsi que le nom de la ville s'épelle en néerlandais, langue maternelle et quotidienne du romancier. Il a découvert le Québec en plein hiver. « Je suis arrivé dans la tempête. Ensuite, il y a eu la pluie. Les deux premières semaines ont été horribles », dira-t-il avec un fort accent néerlandais, mais sur un ton tout à fait convaincant.

Âgé d'une quarantaine d'années, Yves Petry a d'abord publié des nouvelles dans des revues littéraires avant de faire paraître son premier roman en 1999. Ses études en mathématiques et en philosophie le mènent tout naturellement à l'écriture et inspirent chacun de ses titres. Ses personnages proviennent des explorations qu'il a faites en lisant Platon,

par exemple, et d'autres philosophes, autant que celles qu'il fait dans le quotidien. La science est un thème qu'il affectionne particulièrement et qu'il utilise tantôt dans la trame narrative, tantôt pour la création de ses protagonistes. Témoin du banal, Petry avoue créer des personnages « qui l'effraient », qui sont en dehors de lui « jusqu'à être si loin que c'est effrayant, parce que c'est l'inconnu », mais qui se révèlent spontanément, sans recherches, sans provocation.

Pour Yves Petry, ce premier voyage à Montréal et la résidence d'écriture ne sont pas une occasion de création mais plutôt de rencontres. « J'avais besoin de voir autre chose, de me gaver d'images que je n'avais jamais vues, de respirer d'autres odeurs et de rencontrer des gens d'ailleurs. » Ce qu'il a fait en participant, entre autres, au Festival Metropolis Bleu et en se rendant à New York pour un court séjour. Et même si l'arrivée au Québec n'a pas été des plus agréables, Yves Petry a développé un attachement particulier

pour la métropole. « D'ailleurs, quand je suis revenu de New York, j'avais l'impression de rentrer à la maison. »

À Montréal, Yves Petry est venu chercher des mots, renouveler un langage. « Je suis un styliste, j'aime la structure d'un roman, le choix du vocabulaire, la manière de bâtir. C'est la période la plus intéressante de la création, celle où je me questionne sur la raison d'être du roman en chantier. » Le travail de Petry se fonde sur des portraits examinés à la loupe et le souci du détail, cela, à toutes les étapes du livre en cours.

Son séjour au Québec lui aura permis de prendre des notes et « d'imaginer autre chose », pendant que son roman *Le Restant* est en traduction, ce qui permettra aux francophones de faire bientôt connaissance avec cet écrivain flamand qui « aime prendre la position d'un observateur froid sur les différents aspects de la vie ».

VÉRONIQUE MARCOTTE

Trouvez-vous important de négocier votre contrat d'édition ?

RÉJEAN BONENFANT

Au-delà de la boutade prémonitrice que j'avais publiée dans *Hobo-Québec* il y a plus de trente ans à propos des droits d'auteur dont j'espérais qu'ils me procurent « du pain à mettre en-dessous de mon beurre, sinon une provision de sel pour six mois », je dois reconnaître que j'examine mieux maintenant mes contrats d'édition. À la publication de mon premier roman, en 1979, le fait de signer pour trois œuvres à venir m'avait comblé d'aise. On me voulait. Il n'y a rien de tel, pour un jeune auteur, pour hypertrophier son ego. La convalescence a été longue.

La sagesse, qui est constituée d'une longue patience itinérante – de la simple déception à la rage profonde –, m'oblige maintenant à une certaine circonspection. Après huit maisons d'édition, une faille, un pilonnage et un recours collectif, je demande encore à mon éditeur de m'étonner, de s'investir, de croire en ce qu'il fait.

Mon attente première est donc qu'il rende mon livre visible. Qu'il soit vu, annoncé, présenté à toutes les tribunes. Cela m'apparaît comme la suite logique de la publication. Il est deux autres points importants : j'essaie de limiter le plus possible la cession des droits de suite et j'exige que le contrat ait une fin. Les contrats d'édition *mur à mur* sont choses du passé. Maintenant, il convient plutôt d'accorder une *licence* à un éditeur.

Ayant publié à l'Hexagone et chez VLB éditeur, je fais désormais partie, malgré moi, de l'écurie Québecor. Je vais peut-être m'habituer...

CHARLES BOLDUC

Ignorant comment aborder l'impressionnant charabia légal de mon premier contrat d'édition, y apposer ma griffe fut donc une expérience stressante. C'est maintenant facile de l'avouer : j'étais à cette époque le plus parfait des néophytes. Et c'est à ce titre, justement, que je souhaite apporter une perspective à la question qui nous occupe.

J'ai commencé par prendre l'avis de quelques auteurs, qui m'ont conseillé de me procurer la *Mise en garde* contre le contrat d'édition proposé par l'ANEL, un joli fascicule orange et rose qui surprend par son ton catégorique : n'acceptez pas ceci, à préciser, pas nécessaire, ça suffit, assez c'est assez ! De telles annotations y fleurissent comme jonquilles au printemps. Je me suis alors demandé : se peut-il que l'Éditeur soit à ce point vorace ?

J'ai eu tôt fait de constater qu'il n'en était rien : on apprend à le connaître, son éditeur, et franchement ça s'avère souvent une petite bête bien gentille, il nous épaula, on se fie à lui, et pour peu on signerait n'importe quoi afin de lui faciliter la vie. Mais ce serait une grave erreur. Il vaut mieux penser à tout : votre contrat pourrait passer aux mains d'un éditeur qui rachèterait le vôtre, un conflit pourrait surgir, et vous pourriez ainsi voir les relations amicales se muer en luttes de pouvoir désastreuses.

Chaque clause a son importance. Votre œuvre représente tout ce que vous possédez en tant qu'auteur : alors négociez, protégez-la, protégez-vous !

CHARLES MONTPETIT

Si on m'avait posé la question il y a trois ans, j'aurais répondu qu'en matière de contrat, je suis aussi pointilleux que les maisons d'édition elles-mêmes. D'après la loi, les signataires sont sur un pied d'égalité, et si la personne qui veut me publier tient à me soumettre 56 conditions, je devrais être tout aussi libre de lui proposer autant de clauses de mon cru. Dans un monde idéal, le terrain d'entente se trouverait à mi-chemin entre les deux positions.

La réalité est cependant tout autre. Le peu d'intérêt que nous manifestons généralement pour les questions légales a habitué nos partenaires à ce qu'on utilise leur contrat par défaut, comme si l'entrepris qui représente chaque artiste n'avait pas un mot à dire. Résultat : la plupart des maisons trouvent désormais normal de recourir à des clauses partiales ou trompeuses. À titre d'exemple, les gens de McClelland & Stewart m'ont déjà promis par écrit que mon nom et celui d'une co-auteure auraient « la même taille » en couverture – ce qui ne les a pas empêchés d'amenuiser le mien en jouant sur la largeur, l'épaisseur et la couleur. Après un coup pareil, j'ai cessé de croire ceux qui prétendent défendre mes intérêts.

Voilà pourquoi je publie désormais la plupart de mes livres à mon propre compte. J'écoule autant d'exemplaires qu'avant, je récolte bien plus de droits sur chaque vente... et je n'ai plus à négocier la moindre entente. Qui dit mieux ?

VÉRONIQUE MARCOTTE

Je me suis toujours sentie perdue dans les moult clauses d'un contrat d'édition, hésitant entre ce désir naïf et urgent de publier et celui d'être respectée dans mes droits. Depuis que le monde est monde, les écrivains hurlent au déséquilibre, prouvant aisément que le milieu fait son argent sur le dos des créateurs. Chez moi, cette déchirure provoque davantage un sentiment d'impuissance que de révolte, et quand vient le temps de signer un contrat, le vocabulaire m'étourdit, m'enivre, et m'ennuie. Résultat, je signe au bas de la page avec la pensée magique que tout ira bien. Je suis de ces écrivains passifs pour qui la création demeure une finalité. Je n'ai d'ailleurs jamais été déçue, et s'il demeure une certaine amertume, elle se situe au niveau du manque de moyens pour créer... C'est une autre question.

Il est très probable qu'en avançant dans ma carrière littéraire, le souci du détail deviendra important, et je prendrai le temps de comprendre ce qu'il advient tantôt des « redevances et paiement », des « droits d'auteur et droits subsidiaires » et autres « modification et divisibilité ». Dois-je attendre qu'un malheur s'abatte sur ma carrière pour être attentive à ce que l'on fait de mon œuvre ? Peut-être. En attendant, j'accorde une grande confiance à mes éditeurs et espère qu'on honorerait toujours ce crédit.

Vous voulez réagir à cette question ou à ces opinions et donner votre point de vue : exprimez-vous sur le FORUM de l'UNEQ au www.uneq.qc.ca

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Stanley Péan, président
Danièle Simpson, vice-présidente
Sylvain Campeau, secrétaire-trésorier
Renaud Longchamps, administrateur représentant des régions
François Jobin, administrateur
Diane Lambin, administratrice
Sylvain Meunier, administrateur

COMITÉ DE RÉDACTION

Danièle Simpson, rédactrice en chef
Véronique Marcotte, Bernard Pozier, Denise Pelletier

RÉALISATION GRAPHIQUE : Mardigrade

PAGE COUVERTURE : Lithographie Jean-Marc Gaudreault

Maison des écrivains

3492, avenue Laval
Montréal (Québec) H2X 3C8

Téléphone : 514 849-8540

Télexcopieur : 514 849-6239
ecrivez@uneq.qc.ca